

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

La tasse de thé

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 109-118

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



## La tasse de thé

Fils trop aimés !

... On me dit que Mme d'Airville s'habillait. En réalité, de sa fenêtre, elle observait au passage ses invités qui s'installaient sous les sapins de la campagne. Elle souriait, tour à tour satisfaite ou blessée dans son amour-propre.

La petite Robin exhibait encore son manteau de petit-gris, bien que le soleil rendît l'air pesant, — ce fameux petit-gris de quarante mille francs dont on gardait la facture pour les intimes. Mme d'Airville assurait qu'une fourrure semblable ne valait pas plus de vingt mille francs au « Grand-Passage ». Mme Versegères triomphait dans une robe de laine blanche, Mme d'Agut jouait avec son ombrelle, la comtesse d'Altishofen riait à tout propos, la baronne Meilard de la Meilardière rajustait sa perruque. Au milieu d'un essaim de jeunes filles, Geo Ricklin expliquait l'air inspiré, la théorie des ponts et des cellules par quoi tout Beethoven s'éclaire. Il chantait un motif, mimait l'autre et parfois les applaudissements couvraient sa voix et mettaient en fuite un vol de ramiers sauvages.

Mme d'Airville s'apprêtait à rejoindre ses hôtes, lorsqu'un dernier coup d'oeil à travers les rideaux la bouleversa.

Rayonnante de jeunesse et de santé, Mme Verdemer s'avancait au bras de son fils. Elle feignait d'être lasse un peu afin que, penchée, sa robe écarlate prît feu sur la flanelle écrue de Charles. On s'arrêta de causer pour la recevoir. Elle savourait divinement sa grâce et dans les regards des femmes jeunes et déjà fanées, un dépit étonné. Mme d'Airville eut un geste imprudent que je remarquai. L'envie collait son visage défait à la vitre. Elle dut se rendre compte que ce mouvement la perdait, car elle disparut. Sa robe de taffetas gris lui pesa comme une cuirasse. Elle se sentait vieillie. Allait-elle relever le prestige de cette bourgeoise avec sa toilette aux tons passés ? Deux larmes brouillèrent la poudre des joues. Elle fit sauter les crochets de son corsage, bondit et revint de sa garde-robes avec une brassée de vêtements qu'elle étala sur son lit. Elle avait aussi un grand fils auprès duquel ses traits rajeuniraient ! Cette robe noire lui allait bien, mais à cause des enfants elle l'écarta. Décidément, elle choisirait cette tunique violette relevée de dentelle noire. Devant son bonheur du jour, elle fit l'inventaire rapide de sa figure, égalisa son teint, aviva ses lèvres d'un soupçon de rouge. Elle sourit de sa transformation. D'un coup de peigne saccadé elle ondula ses cheveux qu'elle ramena sur les tempes trop découvertes et sur ses oreilles qu'elle avait grandes, les tapota de la main, dans un joli désordre, pour paraître plus naturelle. Puis elle s'éloigna, comme un peintre de son tableau, do-delina de la tête, pirouetta : l'ensemble de sa personne la combla de satisfaction. L'espérance de son succès irradiait son visage et donnait vie aux artifices vulgaires auxquels sa vanité avait recours.

Madame d'Airville pouvait sortir. Sur la porte, elle vérifia son sourire, le laissa tomber, le provoqua, jusqu'à ce que sans contrôle, il restât figé dans la chair. Elle arrêta son fils Robert qui revenait du tennis, prit son bras avec une certaine violence.

— Laisse-moi donc !

Elle n'entendit rien, l'entraîna jusqu'au perron et de la main eut un geste charmant pour saluer la compagnie. Sa revanche n'était pas complète, car elle devinait les comparaisons et la perplexité des esprits. Mme Verdemer s'approcha en faisant flotter sa robe comme une gloire. Les feuillages, les étoffes d'été augmentaient les vibrations

d'une teinte choisie longuement et il n'y avait qu'un objet dans l'espace : cette flamme que les yeux attisaient et coulante sur le gazon. Son éclat pâlit. Mme d'Airville vit avec transport le rouge devenir terne et sa robe violette s'allumer de lueurs exquises et chaudes. Elle comprit tout le parti qu'elle pourrait tirer de ce rapprochement, combien sa rivale perdait à la faveur de cette juxtaposition de couleurs. Aussi s'attachait-elle aux pas de Mme Verdemer, l'enveloppant de caresses et de compliments jusqu'à l'heure du thé. Par les fenêtres ouvertes, on entendit une danse capricieuse d'Albeniz qu'exécutait maladroitement Mme Pianatopoulos, à la grande indignation de Geo Ricklin. Il travaillait pour l'art qu'il ne concevait pas sous la forme d'un divertissement. Il se plaignit de migraine, devint pâle, s'enfonça dans la solitude comme une victime du mauvais goût. C'était le meilleur moyen d'écartier sa présence fâcheuse. On connaissait la recette dans le petit clan des jeunes filles et on ne se faisait pas faute d'en user. Mme Pianatopoulos plaqua un accord magistral et s'assura de la disparition de l'importun.

Je vis à cet instant Mme de Champbernard appeler d'un signe sa fille et M. de Champbernard se mettre à la recherche du petit René Liguano. Je ne sus que plus tard combien cette démarche avait été couronnée de succès. Le grand-père de ce jeune homme avait amassé une fortune dans les fromages. La baronne Meilard de la Meilardière méprisait ces parvenus, mais à cause de sa parenté avec les Champbernard, — Adélaïde de Champbernard de Baldegg-Saumur était la nièce d'une Croyse de Rigotti-Grandcour alliée par les femmes aux Meilard de la Meilardière, — elle daignait ne pas molester les Liguano. Aux sourdes trépidations d'un véhicule succédèrent des appels de trompes et des cris. Les invités se précipitèrent vers la grille. Mme Liguano, sa fille et son fils se joignirent aux curieux. M. Rusbeck dont les usines de carbure enfumaient le pays s'exclama, le comte d'Andermatt fit place et les trois Liguano, parmi les chuchotements et les sourires se trouvèrent en présence d'un lourd camion échoué sur les bâches duquel on lisait : Liguano, père et fils, fromages gros et détail, pour fondue et raclette. Le conducteur à leur vue s'écria :

— Hé ! madame, que faut-il téléphoner à monsieur ?

Mme Liguano prit mal ; ses enfants l'emportèrent inanimée. On n'osa par rire de cette comédie. Lorsqu'ils furent seuls, ils pleurèrent de rage et de honte. M. de Chambernard qui s'inquiétait de leur absence fouilla les appartements et les trouva enfin dans un petit salon obscur. Il s'excusa de son indiscrétion. Cette visite qui prenait les Liguano au dépourvu les rassura. Ils comprenaient ce que ce geste avait d'audacieux et d'insolite, mais ils n'étaient pas assez sots pour le croire complètement désintéressé. Comme des naufragés qui se cramponnent aux épaves les plus vulgaires, ils virent en cet homme la suprême chance de salut. Ils ne tenaient pas à perdre l'entrée d'un monde qu'ils frayaient par faveur. Ils acceptèrent son invitation. Mme Liguano avait perdu son mouchoir dans la fuite. Il s'offrit pour le rechercher. M. de Chambernard ne pouvait décemment les ramener sans qu'ils réparassent le désordre de leur toilette. Il se retira un instant, revint avec le mouchoir, l'œil vif, la démarche légère, un sourire engageant sur les lèvres. Il trouva trois personnages transformés. Leur sang italien les servait. Avec une incroyable adresse, ils avaient digéré leur affront, repris contenance. Sortaient-ils vraiment d'une aventure qui eût brisé des êtres moins habiles ? Comme j'avais rejoint Charles Verdemer qui sur un banc rustique lisait « Le grand Meaulnes », je ne fus pas témoin de la stupeur qui s'empara des hôtes de Mme d'Airville, lorsque, frais et reposés, les Liguano franchirent la porte, étrangers à l'événement dont vivaient encore les conversations. Personne ne s'enquit de leur état. La marquise de Cossé-Brissac et la présidente Merson, connues pour leurs réflexions caustiques, demeurèrent coites. Les Liguano et M. de Chambernard remplissaient le silence de leur bavardage. Ils parlaient si naturellement qu'on se trouva gêné et que tant d'hommes et de femmes habitués aux surprises du monde eurent, une seconde, l'impression de perdre pied. J'entends encore ma mère qui tenait sa version de Mme de Saint-André :

— De qui se moque-t-on là ? grondait M. d'Airville. Les plus fins jugèrent bon de se rapprocher. Seul Geo Ricklin que sa mère ne put retenir s'apitoya, l'air navré :

— Est-ce que madame prendrait un cachet d'aspirine ?

Mme Liguano montra toutes ses dents qu'elle avait petites et belles.

— Pour qui ? fit-elle, admirable d'enjouement et de naïveté. Mais tandis que sa bouche riait, ses yeux lançaient des flammes et désarçonnaient le malheureux pianiste.

Que de fois dans la suite Mme d'Airville regretta cette journée qui lui réservait, sans qu'elle s'en doutât, une surprise plus désagréable encore. J'observais cette femme, si simple au milieu de ses enfants et qui, par une étrange déformation professionnelle, maintenant, jouait un rôle parmi tant d'acteurs. Dans sa maison, elle causait familièrement avec sa couturière qu'elle ne saluait pas dans la rue, à cause du monde. Ses enfants la copiaient. Déjà ils savaient qu'en dehors du collège, il faut fréquenter ses pairs. J'aurais fort étonné Mme d'Airville si j'avais attiré son attention sur ces anomalies. Bien que d'origine bourgeoise, — son père était un honorable marchand de vin —, elle adopta sans discernement les usages de la société où son mariage l'introduisait. Marguerite Dobler devenue Mme d'Airville n'avait pas réussi à s'assimiler l'incontestable supériorité d'une élite. Seul le ton qu'elle employait pour commander à ses servantes la distinguait maintenant de la petite commerçante qu'elle était jadis. Aussi sa mère, dont elle appréciait les qualités mais dont les bonnets de dentelles la gênaient, la reprenait-elle quelquefois en vain. Je ne trouvais pas en elle ce que j'admiraais dans M. des Agettes : le grand seigneur assez cultivé pour pouvoir se mêler à la foule, sans crainte de déchoir. S'il chassait dans sa terre, il causait avec ses fermiers ; dans la rue, ce qui ne manquait pas d'émouvoir Mme de Sonnenberg, il abordait son facteur, son jardinier. Il riait volontiers de ses amis qu'une telle licence aurait déclassés, parce que derrière les usages de leur monde, ils n'avaient rien qui les soufint au-dessus de la rue. L'or se mélange sans dommage aux minéraux les plus communs, ils lui empruntent sa valeur, son éclat, mais lui se dégage sans effort, toujours au sommet des valeurs.

Mme d'Airville souffrait de cet incident qui rompait le bon ordre des choses, elle avait dû lâcher Mme Verdemer. Son front barré d'une ride ne trouvait rien pour mettre à l'aise ses convives. La tête lui tournait. Le plus simple lui parut de placer les gens à table. J'eus la faveur de me trouver à côté de Mme Verdemer et en face de

Mme d'Airville. Je n'étais pas fâché de suivre le jeu de ces mères jalouses. Mme Liguano, sans qu'on la priât, devança la marquise de Cossé-Brissac et s'installa à nos côtés. Les tables étaient disposées sous les arbres et pour conserver à cette partie une allure champêtre, Mme d'Airville avait négligé de prévoir le rang des invités. Elle s'en repentit bientôt. Les plus beaux noms qui comptaient sur l'étiquette pour s'asseoir auprès de la maîtresse de maison, arrivèrent les derniers, par petits groupes.

Les malins occupaient déjà des chaises qu'ils convoitaient depuis longtemps et qu'à la faveur du mouvement ils avaient saisies en hâte. Les femmes pincèrent les lèvres et les hommes attendirent debout. M. et Mme d'Airville, tout occupés du service, ne remarquèrent pas d'abord la conséquence de leur combinaison. On prit leur distraction pour de la hauteur et quelques invités se retirèrent déjà lorsque les maîtres se retournèrent, attirés par la conversation qui montait. Mme Verdemer restait impassible. Elle ne quittait pas des yeux Mme d'Airville qui était très rouge et qui levait les bras comme pour appeler au secours. M. d'Airville atterré n'attendait le salut que de sa femme. Il ne vint pas d'elle. M. de Champbernard se leva de la meilleure grâce du monde :

— Par ici, messieurs et dames. Voici vos places toutes préparées.

Cette invention sauva les d'Airville et provoqua une détente. La bourgeoisie respira et les retardataires se crurent flattés de manger à part. La marquise de Cossé-Brissac qui brûlait de se venger, malgré ses promesses, dit assez haut pour se faire entendre des Liguano :

— Merci, je ne puis souffrir le fromage.

— C'est du fromage de Hollande, importation directe, répondit Mme Verdemer. On comprit l'allusion, car la petite Cossé-Brissac venait d'épouser Goldenberg, qu'on appelait à Berne le roi des épiciers.

— L'argent n'a pas d'odeur, soupira Mme Liguano.

— Etes-vous satisfait de vos cavistes, osa demander Mme Stock dont les restaurateurs de Carpevue convoitaient l'Hôtel Royal.

Mme d'Airville pensait, avec raison peut-être que les revenus d'une terre ont quelque chose de plus noble que les bénéfices d'un agent d'affaires ou d'une marchande de

châtaignes. C'est à ce sujet que Mme d'Agut avait déclaré sèchement aux Verdemer, après les pertes qu'elle avait subies dans des pétroles de Bakou :

— Que voulez-vous, c'est l'histoire qui le veut, nos aïeux ont chassé le gibier, les vôtres courent les capitaux !

Mme d'Airville que les audaces amusaient, gourmande, suivait le fil des conversations entre des gens si divers de race et de condition. Elle souriait aux uns, clignait des yeux aux autres ; grâce à ce service télégraphique, elle tenait sous son charme les tables les plus éloignées.

Elle n'avait pas encore eu le loisir de boire son thé. Distraite par ses hôtes, elle promenait un sucre lent à se dissoudre. Comme elle portait enfin la tasse à ses lèvres, avant d'avoir pu y goûter, un mot arrêta sa main à la hauteur du menton et l'immobilisa.

Les Liguano, les Verdemer et les d'Ornier parlaient de leurs enfants et des carrières qu'ils embrasseraient.

— D'Airville ? jeta le fils Verdemer, il entrera au séminaire cet automne.

— Au séminaire ?

— Je tiens la nouvelle de l'abbé Guébrin.

Mme d'Airville avait tourné vivement la tête à ces mots qui lui ouvraient une porte sur des régions ignorées et redoutables. Elle reprit sa position première, me sourit et me demanda si le soleil m'incommodait. Je baissai les yeux, j'écrasai des miettes de pain, sans la perdre du regard. Elle souriait toujours et s'aperçut qu'elle tenait encore sa tasse de thé. Sa gorge serrée par l'angoisse d'un avenir qu'elle n'avait pas imaginé et qui échappait à ses directions, à son contrôle, refusait toute nourriture. Elle posa donc sa tasse pleine. Elle souriait, — pour dérouter ceux qui avaient vu son geste inutile — elle ne parlait plus. On devinait à la contraction de ses mâchoires qu'elle ne pouvait plus articuler aucun mot.

Avec plus d'empire sur ses nerfs, elle eut touché à cette tasse. Les forces trahissent parfois les plus forts. Qui était cet abbé Guébrin qui apprenait avant Mme d'Airville les projets de son fils ? Je disparaissais de l'horizon de cette femme. Tout se brouillait. Un espace noir et le regard porté vers l'intérieur. Avec une rapidité fébrile sa mémoire récoltait les moindres traces de vocation sacerdotale. Le sort qu'elle destinait à son fils interrompait son

travail, son sourire se relâchait, en sorte que je pouvais suivre sur son visage la marche de son esprit inquiet.

Elle se reprochait toutes ses imprudences et ses faiblesses.

— Il faut laisser faire le bon Dieu, répétait-elle au curé de St-Christophe qu'on surnommait le dénicheur de vocations.

Certes, on ne pouvait pas lui reprocher d'avoir facilité la tâche de Dieu. Mme d'Airville semblait ignorer que si des jeunes gens sont vertueux c'est souvent parce l'occasion manque. Elle ne badinait pas sur les principes. La messe du dimanche, la communion du premier vendredi du mois, elle y tenait. On pratiquait chez les d'Airville par tradition. Avec les années un peu de formalisme gâtait cette dévotion qui ne partait plus de l'âme, mais que l'armature sociale imposait et rendait facile.

La nature donne parfois naissance à un arbre puissant sorti des rochers abrupts. Le vent, la sécheresse, les oiseaux ont éprouvé la graine qui sort victorieuse d'un lieu ingrat. Le confort, la vie mondaine, l'argent qui attachent d'ordinaire le cœur de l'homme à la terre n'étouffent pas chez tous l'élan purificateur. L'appel sonne plus haut que les voix de la famille, des ancêtres et du clan.

Mme d'Airville s'était persuadée que Dieu cherchait ailleurs ses prêtres et si elle avait proclamé qu'elle serait ravie d'avoir un fils à l'autel, c'est parce que ses précautions et sa réserve n'encourageaient pas chez son enfant une vocation de ce genre. — Tout cela est très beau, disait-elle, mais un mauvais prêtre peut faire tant de mal ! Je vous assure, me confiait-elle, lorsque nous tombions sur ce sujet, que mon fils deviendra un excellent père de famille. Je n'avais garde de contredire une affirmation aussi rudimentaire. Je n'ai pas surveillé ses lectures, pensait-elle, car avec la belle désinvolture de son milieu, elle livrait la bibliothèque à ses enfants, sans contrôle, ou plutôt, elle répétait, en guise d'avertissement : — Vous ne toucherez pas à ce rayon-là, les enfants ! La clé était sur la porte. Elle ne se reprochait pas sa légèreté, mais les suites de sa confiance. Son fils négligeait les romans et dévorait les vies de Saints. Cela passera, songeait-elle, comme elle aurait excusé quelque grave fredaine de jeunesse. Elle confiait au temps, au hasard le soin de former

l'âme de son fils. Dieu qui se servait de ce temps et de ce hasard pour se l'approprier dérangeait les lignes droites et parallèles sur lesquelles une mère comptait aiguiller son fils. La plus triste des aventures, ne l'aurait accablée davantage et d'une autre manière.

Elle aurait préféré des folies amoureuses dont on revient à ce départ définitif. Ce qui lui importait, c'était moins l'intégrité d'une âme que sa possession égoïste. Dieu travaille pour l'éternité. Les parents détournent leurs enfants d'une plus belle carrière afin d'assurer la prospérité d'un commerce, d'une banque ou d'une échoppe. Lorsque Mme d'Airville m'exposait ses vues, je lui rappelais avec ironie la sottise de celui qui tuerait la poule aux œufs d'or pour s'en préparer un bouillon.

Mme d'Airville n'écoutait plus le bavardage de ses amies. Elle parlait elle-même, avec volubilité, sans suite, sans raison, tout son esprit l'absorbait au-dedans. J'aurais pu l'interroger, elle ne m'aurait pas répondu. Elle avait un besoin mécanique de causer. Le ressort se détendait furieusement. Un étranger attentif aurait diagnostiqué de la démence. Pour moi qui savais son tourment, je ne m'étonnais de rien. Son verbiage coïncidait avec une nouvelle direction de ses pensées. Elle venait de dresser un plan de bataille. Elle vérifiait ses armes, ses embûches avec la rouerie d'un chef de bande. Sans doute elle partait en guerre avec les meilleurs sentiments, elle suivait, comme on dit, l'intention droite. Comme chez tant d'autres, des déformations invisibles, peut-être innocentes, fixaient son attitude et dictaient les gestes qui assurent la victoire. Son fils était le seul représentant d'une race glorieuse : le sang passe avant la grâce. Il avait une fortune à gérer, des domaines à connaître, des entreprises à développer : les affaires sont les affaires. Que deviendraient son père et sa mère une fois que les filles s'établiraient ? Les enfants au service des parents ! Tuerait-il son père ? Ce dernier souffrait d'artério-sclérose, une émotion le briserait ; d'ailleurs l'abbé Robeot la soutiendrait dans ses revendications généreuses. Elle ne doutait pas du résultat. Moi, non plus. A mesure qu'elle trouvait des obstacles plus sûrs, son visage se détendait ; l'espèce de divagation s'ordonnait. Ses yeux se posèrent sur moi, larges et pleins d'un feu sombre et diabolique.

Je compris pourquoi, souvent, les plus forts capitulent devant cet amour maternel, exclusif et félin, et ce fut à mon tour de songer, de m'abstraire et de répondre stupidement à mes voisins. Une voix me tira de mon rêve cruel :

— Monsieur Briollet, me disait Mme d'Airville, voulez-vous me passer la théière ? Ce que je fis. Alors, lentement, les yeux mi-clos, elle approcha la fine porcelaine de ses lèvres, dégusta son breuvage, la tête légère. J'étais fixé. Son fils ne serait jamais prêtre.

Sylvain BRIOLLET

